

Bleu, blanc, vert, de Maïssa Bey (critique de Patricia Clément), Festival des Francophonies en Limousin à Limoges

On est embarqué de bout en bout

Adaptation du roman éponyme de Maïssa Bey, « Bleu, blanc, vert » revisite trente ans d'histoire algérienne à travers l'histoire personnelle de Lilas et Ali, deux personnages interprétés par des comédiens (Malika Belbey et Samir el Hakim) touchés par la grâce.

U

N ESPACE VIDE traversé par quatre filins d'acier, des lumières qui délimitent les aires de jeu, une mise en scène (Kheireddine Lardjam) épurée, qui repose sur une interprétation subtile : tout est fait pour que l'imaginaire du spectateur se mette en marche dès le début du spectacle. Nous sommes en 1962 dans une Algérie qui fête son indépendance. Deux écoliers racontent la drôle d'histoire qui vient de leur arriver. Le professeur leur a dit qu'ils n'avaient plus le droit d'utiliser de rouge. Le papier des copies restant blanc, l'encre des stylos bleue, les corrections ne peuvent se faire désormais qu'en vert. Plus question d'utiliser le « bleu, blanc, rouge » du drapeau honni de la colonisation.

L'adaptateur (Christophe Martin) a choisi de faire entendre la voix des personnages sous forme de monologues qui relèvent du style d'un journal intime. Malgré cette forme et une adresse délibérément frontale, les personnages donnent l'impression de dialoguer. La rencontre se fait dans la tête du spectateur. Rien n'est asséné, pas de grand discours ni de manichéisme. L'auteur et l'adaptateur réussissent par le biais d'une histoire simple à évoquer l'Histoire récente avec humour et gravité.



© Vincent Dumangin

La quasi-nudité de la scénographie rend l'immeuble où tout se déroule paradoxalement très présent. Ali et Lila, les protagonistes, y habitent. Les lumières et les rideaux glissés de temps à autre sur les filins servent à délimiter des lieux et des temps de façon précise et fluide. Le texte crée le reste. Le cadre ainsi posé est clair et très évocateur. Dans une scène, un filin est utilisé pour étendre du linge. L'image évoque fugitivement *Une journée particulière*, le film d'Ettore Scola, et la terrasse de l'immeuble où Sophia Loren et Marcello Mastroianni se croisent. Ce n'est pas un hasard : le film, lui aussi, raconte l'histoire simple d'une rencontre sur fond de grande Histoire (le jour où Hitler rendit visite à Mussolini à Rome en 1938).

Au début de *Bleu, blanc, vert*, les personnages ont treize ans et les acteurs déploient l'énergie, l'enthousiasme et la maladresse de l'adolescence. On y croit. Elle porte des tresses et un tablier, il a grandi trop vite et est embarrassé par son corps. Quand il tombe amoureux de Lila, Ali a les yeux qui brillent et le corps qui se consume de désir. Elle est flattée sans éprouver tout de suite les mêmes sentiments, et sa sensualité ne s'éveille que petit à petit. Subtils, justes et légers, les acteurs réussissent à transmettre à la fois l'insouciance de l'âge qu'ils incarnent et la conscience qu'ils vivent un moment historique pour eux-mêmes et pour leur pays. La petite et la grande histoire se côtoient en eux. À mesure que leur amour grandit, s'épanouit puis rencontre les difficultés de la vie, leur responsabilité en tant que première génération d'hommes et de femmes libérés du joug colonial nous apparaît de plus en plus complexe. Les personnages mûrissent devant nous. On sent le poids de leur histoire privée et celle de leur pays se déposer peu à peu sur leurs épaules. Les années et les événements défilent. Les interprètes se livrent avec sensibilité, tact et retenue, ils font passer beaucoup d'émotion et nous embarquent de bout en bout dans leur histoire racontée tambour battant.

Des chants interprétés en arabe par Larbi Bestam ponctuent les moments charnières de l'histoire et contribuent à installer un climat nostalgique qui bascule vers la gravité à mesure que le spectacle avance. Témoin silencieux et bienveillant, il pourrait être le grand frère d'un des protagonistes, ou le dépositaire de tout ce qu'ils n'auraient pas pu ou su nous dire, ou encore la figure du destin.

La pièce s'achève en 1992, année où le Front islamique du salut (FIS) gagne les élections et où l'Algérie plonge dans « l'ombre de la grande désillusion ». Le spectateur repart plein d'images, d'émotions, mais aussi de questions grâce à une mise en scène et une interprétation toutes de finesse et de douceur. ¶

Patricia Clément

Les Trois Coups , 28 septembre 2009